

KATERINA ANDREOU

Mourn Baby Mourn

Centre Pompidou / 27 au 30 septembre



FESTIVAL D'AUTOMNE 2023

Centre
Pompidou



« Très vite, j'ai commencé à expulser des mots »

Entretien avec Katerina Andreou

À l'origine de *Mourn Baby Mourn*, il y a des sentiments : tristesse, confusion, colère. Ils sont à la fois le moteur et le sujet de la pièce. Comment les avez-vous travaillés ?

Je parle plutôt d'états. Après le confinement, j'ai observé un état dans lequel je me trouvais au quotidien, qui était de l'ordre du mode opérationnel : je ne pouvais plus fonctionner ou réfléchir de la même manière. Quand j'ai commencé à accepter ce mélange d'états « négatifs », j'ai voulu mettre des mots dessus. Je ne l'ai pas fait en premier lieu pour créer une pièce chorégraphique, mais pour avoir un rapport analytique à ce que j'étais en train de vivre. Cela m'a mené à un travail d'écriture, ce que je ne fais habituellement jamais. Très vite, j'ai commencé à expulser les mots, ce qui m'a rappelé la façon dont je danse, une écriture qui émerge dans la confusion, qui tourne un peu en boucle sans jamais se développer vers un argument très clair. J'ai choisi de laisser ce texte dans sa forme plus ou moins naïve, spontanée et directe, sans trop y revenir. Je voulais conserver précieusement cette urgence. Cette écriture est devenue une pratique en elle-même, très performative. Je l'ai nourrie de lectures, pour soulager le côté très personnel de ces états : dans cette période assez lourde, j'ai eu l'impression de porter un poids qui ne correspondait pas à ma taille mais à celle, plus grande, d'une communauté. À travers les écrits du philosophe et critique culturel Mark Fisher sur l'« hantologie », j'ai compris que la dépression que j'étais en train de vivre n'était pas un trauma individuel, une pathologie personnelle, mais plutôt le symptôme d'un phénomène pathologique d'une société ou d'une époque. Nourrir mon écriture de cette réflexion autour d'un état sociétal, m'a fait l'effet d'une béquille, d'un soutien pour prendre de la distance et pouvoir travailler.

À un moment de la pièce, on peut lire : « J'ai perdu le feeling du récit / Je l'ai eu un moment autour des années 90 / Peut-être je suis restée coincée là-bas ? » Qu'est-ce qui se perd avec le feeling du récit : l'idée du progrès ? L'idée d'une linéarité ?

Très souvent, je me sens perdue dans un flux d'informations trop lourd pour moi. Quand j'évoque cet état

de confusion dans le texte, ce n'est pas lié à l'idée d'un progrès, mais plutôt l'idée d'un projet. Dans les années 1990, en tant qu'enfant puis adolescente, je pense qu'il y avait un espoir. C'est aussi romantique que ça. En Grèce, il y avait même eu un boom d'espoir, avec l'adhésion à l'Union Européenne, les premières chaînes de télévisions privées, etc. Nous sortions de la dictature et allions vers l'Union Européenne, sans trop savoir ce qu'il y avait entre les deux. Le gouvernement socialiste avait comme logo un soleil qui se lève. Il y avait une promesse de modernisation et de changement, d'ouverture et d'un passage – si je peux me permettre – de la périphérie au centre, de l'Est à l'Ouest... L'idée du progrès était vague et plus elle se concrétisait plus elle perdait en justesse et en inclusivité. Très vite, cette bulle a explosé et elle était vide. Dès 2008, avant même que la crise économique n'éclate, le manque de capacité à espérer ou même à se projeter était évident. Cette idée du progrès qui s'était imposée avait interrompu le récit réel des gens, de leurs vies et leurs actions, avec une ligne violente qui venait aplatis un dessein qui se jouait des perspectives. Pourtant le récit est beaucoup plus complexe dans sa cartographie que la ligne à sens unique du progrès. En garder trace, c'est une manière de vivre mais aussi une pratique. C'est ce que j'ai parfois l'impression d'avoir perdu : la capacité à faire récit, à fabriquer de nouveaux espaces, à vivre au-delà d'une perception linéaire du temps et de son usage.

Comment incarnez-vous ce constat ?

Cela a tout de même créé une sorte de linéarité pour moi, jusque dans l'idée de la boucle : je tourne en boucle, c'est ma manière de danser. Concrètement, ce manque de récit se retrouve dans l'écriture chorégraphique. Ce qui me motive, ce n'est pas le progrès ni une promesse mais bien l'inverse : la détresse et le fait qu'il n'y ait rien. Je commence à davantage le conceptualiser. Inversement, la question de savoir si cela va aller quelque part et où, me fige. J'apprécie la détresse ou le désarroi, c'est un moteur pour se mettre au travail, pour bouger, danser, faire du son. Comme cela l'a été pour la culture punk.

Comment avez-vous travaillé l'articulation entre le texte et les gestes ?

C'était un vrai pari parce que je n'avais jamais utilisé de mots sur scène ; je travaille surtout avec l'abstraction comme outil principal. Cette fois, j'avais envie de bien poser mes mots comme je pose mes parpaings, d'assumer mon premier geste dans ce projet, qui a été d'écrire un texte-lettre à quelqu'un qui me lit. Et de le combiner avec le besoin de faire, de continuer à exister au-delà du texte et malgré lui. Dans l'urgence, c'était assez facile à faire. Mais une fois qu'un travail de répétition et d'analyse s'impose dans le processus, un tel écosystème spontané ne tient pas facilement en place. J'ai donc travaillé ensuite à un équilibre plus fin et plus écrit, en ménageant des moments d'intensité entre les mots et le mouvement.

Mourn Baby Mourn est également une œuvre sonore, presque à part entière, très précise, articulée, composée. Comment avez-vous abordé ce travail sonore et musical ?

C'est un aspect très important pour moi, mené avec Cristian Sotomayor. Je travaille avec des matières sonores qui me touchent et me motivent à danser, littéralement, mais aussi que j'ai envie de partager avec un auditoire – d'avantage qu'avec un public de spectatrices, de spectateurs. J'avais besoin de susciter d'émotion l'attention, avec un état mélancolique plus contemplatif que la colère. J'ai travaillé une dramaturgie avec des états sonores, des vagues comme celles sur lesquelles on surfe, qui sont à la fois contrastées et hantées par différents éléments. Je mélange des sons enregistrés pendant mes résidences à des sons concrets de parpaings. Il y a aussi cette grande partie où je joue seule du synthétiseur. Là, j'invite les gens à entendre, plutôt qu'à lire, ce que j'ai à dire. À entendre comment je me sens. C'est le moment qui me semble le plus proche d'une lamentation.

Propos recueillis par Vincent Théval

Katerina Andreou

Née à Athènes, Katerina Andreou vit et travaille en France. Formée à l'École nationale de danse d'Athènes et titulaire d'un Master de recherche chorégraphique de l'université Paris-8, elle a notamment collaboré comme interprète avec DD Dorvillier, Anne Lise Le Gac, Lenio Kaklea ou encore Emmanuelle Huynh. Son solo *A kind of fierce* (prix Jardin d'Europe au festival ImpulsTanz 2016), est suivi de *BSTRD* (2018), *Zeppelin Bend* (2021) avec Natali Mandila, *Rave to Lament* (2021). Elle est artiste associée au CCN de Caen en Normandie et au sein du Master Exerce du CCN de Montpellier.

Mourn Baby Mourn

Centre Pompidou – 27 au 30 septembre 2023

Conception et performance, **Katerina Andreou**

Son, Katerina Andreou et Cristian Sotomayor

Lumières et espace, Yannick Fouassier

Texte, Katerina Andreou

Regard extérieur, Myrto Katsiki

Vidéo, Arnaud Pottier

Remerciements, Natali Mandila, Jocelyn Cottencin, Frédéric Pouillaude

Production et diffusion, Élodie Perrin

Production BARK

Coproduction CCN de Caen en Normandie – direction Alban Richard

dans le cadre du dispositif « Artiste associé » ; Les SUBS – lieu vivant

d'expériences artistiques (Lyon) ; Pavillon ADC (Genève) ; Rencontres

chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis ; CND Centre

national de la danse ; La Soufflerie – Scène conventionnée de Rézé ;

NEXT Arts Festival ; La Place de la Danse CDCN Toulouse Occitanie,

dans le cadre du dispositif Accueil Studio ; ICI-CCN de Montpellier –

Occitanie / Pyrénées Méditerranée – Direction Christian Rizzo ; Centre

chorégraphique national d'Orléans – Direction Maud Le Pladec Avec le

soutien de la Drac Île-de-France / ministère de la Culture

Aide à l'expérimentation RAMDAM, UN CENTRE D'ART ; BUDA Courtrai ;

CND Centre national de la danse

Katerina Andreou est artiste associée au CCN de Caen en Normandie –

direction Alban Richard (2022-2024)

Coréalisation Les Spectacles vivants – Centre Pompidou ; Festival

d'Automne à Paris

Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels

DANCE BY
REFLECTIONS
VAN CLEEF & ARPELS

Durée : 45 minutes

De septembre à décembre, le Festival d'Automne est dédié à la création contemporaine internationale et à la rencontre des disciplines, avec 82 rendez-vous dans 73 lieux à Paris et en Île-de-France.

Retrouvez le programme complet sur festival-automne.com

Partenaires médias du Festival d'Automne

arte

france
musique

france
culture

france
inter

Le Monde Télérama

TRANSFUGE

centrepompidou.fr – 01 44 78 12 33

festival-automne.com – 01 53 45 17 17

Photo © Hélène Robert

D

dancereflections-vancleefarpels.com



DANCE BY
REFLECTIONS
VAN CLEEF & ARPELS

SOUTIENT
LA DANSE
CONTEMPORAINE

